

Le Commerce Triangulaire  
Classe CM1/CM2 a et b  
élémentaire J. Charcot 2025/26



## **Problématique : Comment le port de Nantes participe-t-il au commerce triangulaire aux XVIIème et XVIIIème siècle ?**

### **Introduction :**

Le premier empire colonial français est avant tout une construction économique : les échanges avec les colonies font la richesse des ports de la métropole (Nantes et Bordeaux).

Ainsi de nombreux *armateurs* et *négociants* bordelais et nantais vont chercher aux Antilles des denrées coloniales qu'ils redistribuent dans toute l'Europe du Nord Ouest.

Dès le XVIIIème siècle, certains d'entre eux font un détour par l'Afrique, pour se livrer au commerce d'esclaves.

## **I – Le commerce triangulaire : l'itinéraire.**

Les bateaux partent des ports de Bordeaux ou Nantes chargés de pacotilles et de fusils pour les échanger contre des esclaves en Afrique. Les navires se dirigent alors vers les colonies y déposent les esclaves et reviennent en Europe avec de nouvelles marchandises.

*Le bateau La Marie Caroline part du port de Nantes le 8 Avril. Il atteint les Canaries le 5 Mai.*

*En Juin, il atteint les côtes africaines du Bénin.*

*Il fait escale à Principe en Octobre et arrive enfin à Saint Domingue le 28 Novembre.*

### **A – le bateau et l'équipage**

Le navire, comme ici la Marie Caroline, part de Nantes avec équipage et soldats. Le trajet étant dur et difficile pour les esclaves, les pertes sont souvent nombreuses.

Au XVIIIème siècle, les bateaux sont profilés pour les longs trajets. Ce sont de grands navires permettant le transport de marchandises et d'esclaves.

## B – De Nantes à Saint Domingue : parcours d'un bateau négrier.

Le commerce triangulaire impose aux hommes un voyage long, parsemé de nombreuses escales.

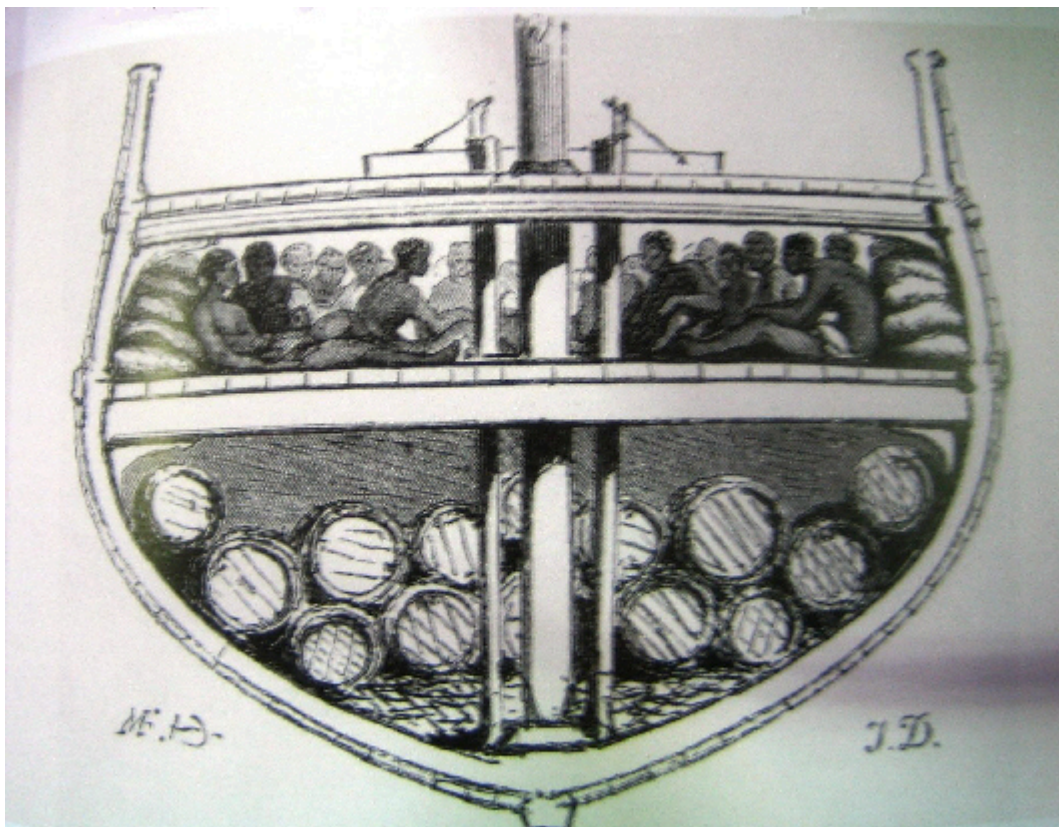
Il fallait de nombreux mois pour effectuer ce parcours triangulaire.

## II – Le commerce triangulaire : un commerce réglementé.

### A – Fusils et pacotilles contre esclaves

Le roi de France favorise ce commerce qui permet l'essor économique de la France au XVIIIème siècle.

Les fusils et les pacotilles sont offerts aux rois africains contre des hommes et des esclaves.



### B – Esclaves : monnaie d'échange et main d'œuvre

Les bateaux étaient armés pour les colonies américaines. Ces hommes sont utilisés pour les travaux, l'extraction de métaux précieux. Ils sont alors considérés comme des animaux, de la marchandise.

Les conditions de vie dans le bateau sont terribles. Beaucoup périssent, mais leur sort n'est pas bien mieux en arrivant sur la terre.

### C – le retour des marchandises

Les esclaves sont échangés dans les colonies contre des produits locaux très prisés en Europe et en France. On y trouve du sucre, café, tabac, indigo... Ce commerce fait vivre des villes qui profitent de cette économie peu glorieuse (Nantes et Bordeaux).

## **III – Les conditions de vie**

### A – La vie à bord

Le bateau est une véritable représentation de la société française du XVIIIème siècle. Avec d'un côté les nobles (officiers) qui vivent dans le faste et décident du droit de vivre ou mourir, le peuple (soldats et équipage) qui a des conditions de vie assez difficiles et enfin les esclaves traités comme des sous hommes, des marchandises.

### B – La déshumanisation des esclaves

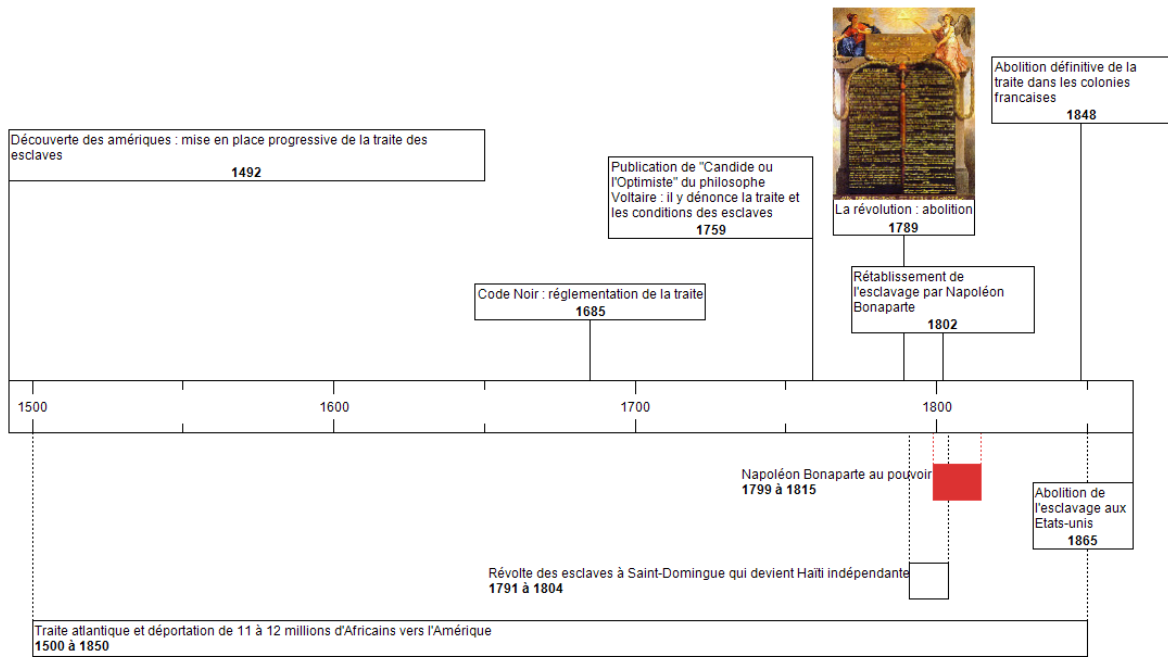
Ce ne sont plus des hommes, ils sont stockés sur le bateau comme de la marchandise, entassés comme des tonneaux. Ils sont une monnaie d'échange, de la main d'œuvre utilisée jusqu'à la mort.

### C – Une remise en cause de l'esclavagisme

Comme ici dans la bande dessinée, au XVIIIème siècle, qu'on appelle aussi siècle des lumières, certains hommes s'opposent à ce commerce indigne. La révolution française arrive à grands pas ainsi que ces principes (« les hommes naissent égaux » ). Pourtant l'esclavagisme supprimée en France en 1848 seulement et les colonisations montreront plus tard qu'il aura fallu du temps pour faire reconnaître ces principes.

## **Vidéo le commerce triangulaire**

<http://www.youtube.com/watch?v=hv2EY6yfJiA>



Glossaire :

**Bateaux négrier:** Navire qui transporte les esclaves en amériques. Souvent fabriqués au nord de l'Europe par les protestants. En France, les bateaux négriers partent de grands ports comme Nantes ou Bordeaux.

**Pacotilles:** objets de peu de valeurs (armes à feu, tissus, alcool, coquillages) que les européens échangeaient aux chefs africains contre des esclaves

**Abolition:** fin de quelque chose, action d'abolir : mettre un terme à une situation

**Code Noir:** texte de loi diffusé en 1685 sous le roi Louis XIV, auxquels s'ajoutent deux textes en 1723 et 1724 sous le roi Louis XV. Le code noir définit les esclaves comme des meubles pouvant être acquis par leur maîtres. Il encadre les violences commises.

Extrait de Candide de Voltaire :

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite.

« — Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ?

— J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre.

— Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ?

— Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape

le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : “ Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. ” Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

— Ô Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme.

— Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo.

— Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal “ . Et il versait des larmes en regardant son nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam.

Extrait de la case de l'oncle Tom : H. BEECHER STOWE

## CHAPITRE PREMIER

Dans lequel on présente au lecteur un homme qui se pique d'humanité.

À une heure avancée d'une glaciale après-midi de février, deux gentilshommes étaient assis, en tiers avec une bouteille, dans une confortable salle à manger de la ville de P\*\*\*, au Kentucky. Pas un domestique n'était présent ; et les chaises rapprochées indiquaient que le sujet en question était chaudement débattu.

Pour les convenances nous disons deux *gentilshommes* ; mais, envisagé au point de vue critique, l'un n'avait nul droit à ce titre. C'était un homme gros, épais, carré, dont les traits communs, l'allure fanfaronne et prétentieuse, trahissaient un individu de bas étage, qui cherche, avec ses coudes, à se frayer une route en haut. Sa mise, d'une recherche de mauvais goût, son gilet bariolé de couleurs voyantes, sa cravate bleue parsemée de points jaunes, s'étalant avec impudence en un large nœud, complétaient l'aspect général du personnage. Une quantité de bagues alourdissaient encore ses grosses et larges mains. Il portait une massive chaîne de montre en or, à laquelle pendait un énorme faisceau de breloques et de cachets que, dans la chaleur de l'entretien, il maniait et faisait résonner avec une évidente satisfaction. Sa conversation était un continuel défi porté à la grammaire, entrelardé, à courts intervalles, d'expressions profanes que, malgré notre respect pour la vérité, nous nous dispenserons de transcrire.

Son compagnon, M. Shelby, avait, lui, la tenue et l'apparence d'un gentilhomme. Le luxe de l'ameublement, les détails intérieurs, annonçaient l'aisance et même la fortune. Tous deux paraissaient engagés dans une vive discussion.

« C'est ainsi que je réglerais », dit M. Shelby.

— Impossible ! je ne peux pas traiter à ce taux. Je ne le peux vraiment pas, monsieur Shelby, répliqua l'autre en élevant son verre entre son œil et le jour.

— Le fait est, Haley, que Tom est un sujet hors ligne. Il vaut cette somme-là, n'importe où. Rangé, honnête, capable, régissant toute ma ferme comme une horloge.

— Vous voulez dire honnête, à la façon des nègres, reprit Haley, en se versant un verre d'eau-de-vie.

— Non ; Tom est réellement un excellent sujet, sobre, sensé, pieux. Il a gagné de la religion, il y a quatre ans, à un de leurs campements<sup>[8]</sup>, et je crois qu'il l'a gagnée tout de bon. Depuis lors je lui ai confié sans réserve argent, maison, chevaux ; je l'ai laissé aller et venir dans le pays, et je l'ai toujours trouvé fidèle et sûr.

— Il y a des gens qui ne croient pas aux nègres pieux, Shelby, dit Haley, mais moi j'y crois. J'avais un homme, dans le dernier lot que j'ai mené à la Nouvelle-Orléans — rien que d'entendre prier cette créature, ça valait un sermon. Un véritable agneau pour la douceur et la tranquillité ! J'en ai tiré aussi une bonne somme ronde. Je l'avais acheté au rabais d'un maître qui était forcé de vendre ; j'ai réalisé sur lui six cents louis de bénéfice. Oh ! je considère la religion comme une denrée de prix, pourvu qu'elle soit de bon aloi, et sans tare.

— Eh bien ! Tom a la vraie et la bonne, si jamais il en fut. À la dernière chute des feuilles je l'envoyai seul à Cincinnati pour affaires de négoce ; au retour, il me rapporta cinq cents dollars. « Tom, lui avais-je dit, je me fie à vous parce que je vous crois chrétien ; je sais que vous ne voudriez pas me tromper. » Il n'eut garde vraiment. J'étais sûr qu'il me reviendrait ; et pourtant là-bas il ne manquait pas de drôles pour lui dire : « Tom, que ne prenez-vous le chemin du Canada ? » — « Oh ! moi, pas pouvoir : maître s'être fié à Tom ! » Je l'ai su par d'autres. Je suis fâché de me séparer de Tom, je l'avoue. Allons ! il faut qu'il couvre la différence, et solde ma dette ; vous diriez oui, Haley, si vous aviez un peu de conscience.

— J'en ai autant qu'il en faut dans les affaires — tout juste assez pour jurer dessus, dit le marchand d'un ton badin ; et je ne demande pas mieux que de faire ce qui est raisonnable pour obliger des amis, mais c'est par trop exiger d'un pauvre homme — vrai, c'est trop dur ! »

Le marchand soupira d'un air de componction, et se versa une nouvelle rasade.

« Eh bien ! donc, Haley, comment vous plaît-il de traiter ? »

— N'avez-vous pas quelque chose, garçon ou fille, à jeter dans la balance avec Tom ?

— Hem !... personne dont je puisse me passer. À dire vrai, il faut une nécessité absolue pour me décider à vendre. Je n'aime pas à me défaire de mes mains — c'est un fait. »